

Lettre de Claude Elsen à Jean Paulhan, 1958-07-14

Auteur : Elsen, Claude (1913-1975)

Voir la transcription de cet item

Transcription

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Citer cette page

Elsen, Claude (1913-1975), Lettre de Claude Elsen à Jean Paulhan, 1958-07-14, 1958-07-14.

Société des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle).

Site *HyperPaulhan*

Consulté le 14/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Paulhan/items/show/13906>

Copier

Information sur la lettre

Date 1958-07-14

Destinataire Paulhan, Jean (1884-1968)

Langue Français

Informations sur l'édition numérique

Mentions légales

- Fiche : Société des Lecteurs de Jean Paulhan ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Lettre : Ayants-droit de Jean Paulhan

Éditeur Société des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle)

Notice créée par [Équipe HyperPaulhan](#) Notice créée le 09/04/2021 Dernière modification le 28/11/2025

Re 14/2/58

Mon cher Jean,

En rangeant des dossiers, j'ai ouvert celui où, depuis dix ans exactement, je conserve vos lettres.

Pourquoi, moi qui ne garde presque aucune lettre (pas plus de 3 ou 4 par an), ai-je gardé toutes les vôtres ?

C'est d'abord - indépendamment de leur intérêt - que de notre rencontre en 48 date pour moi le début de quelque chose. Il me paraît, quand j'y songe, que ma vie se partage en deux : avant 1948 - après 1948. Entre les deux, un "blanc", je dirais mieux : un "noir" de trois ans, ces trois ans où je fus, anonyme, solitaire, clandestin, une espèce de mort-vivant dans ce Paris encore un peu hostile où j'attendais, sans trop savoir quoi.

En 1948, votre amitié si vite chaleureuse, attentive, agissante m'a fait me raccrocher à une existence que j'avais de bonnes raisons de tenir pour fichue. Et c'est cela que vos lettres me rappellent - cela, c'est-à-dire : les visites matinales que je vous faisais avant d'aller chez Lang, les projets que nous faisions ensemble (vous vous rappelez : Comœdia, etc ?) et ceux que vous m'encouragez à faire, le fait que vous m'ayez présentée à G.G. (ce

qui me permet, en so, de quitter Longy,
grâce à l' "avance" sur Homo eroticus), que
an-je.

Le malheur a voulu que, lorsque je
eus tout arrangé (ma situation réglée,
mon mariage possible), j'aie à compter
avec l'extravagance des gens de Plon,
qui me fut me retrouver dans un état
d'immédiateté matérielle dont, pratique-
ment, je ne suis plus sorti depuis. Ce
que vous appelez mon "penumisme" est
venu de là : voilà quelque chose comme
six ans qu'il ne m'est guère possible
de penser à autre chose qu'aux moyens
d'assurer notre subsistance et aux
besoins qui me permettent de le faire
(médiocrement).

Il n'en reste pas moins, mon cher
Jean, que sans notre rencontre et sans
votre amitié, je ne serais pas trop où j'en
serais aujourd'hui - ou je ne le serais que
trop : les choses seraient en tout cas pires
qu'elles ne sont... Il serait injuste et
déraisonnable de ma part de ne pas
le reconnaître, même s'il me vient un
certain accablement de mener cette
existence besogneuse, de n'avoir pas
pu trouver (ou retrouver) une stabi-
lité matérielle m'assurant l'indis-
pensable liberté, l'indispensable
poids de l'esprit sans lesquelles il
n'est pas dans ma nature de goûter
la "volupté d'être"...

Au demeurant, ce certain "perimisme" que vous me reprochez, il me semble que tout m'y prédisposait. Je relisais, il n'y a guère, un petit livre que j'ai publié à vingt-trois ans - ce Journal d'un fantôme que je vous ai donné à lire il y a huit ou neuf ans, et vous m'écriviez alors : « Le petit ouvrage est de ceux dont on s'aperçoit plus tard qu'ils expliquent merveilleusement l'œuvre qui les a nris (mais à les lire d'abord, on les trouve trop sèches, et inexplicables) ». Voilà qui me paraît étonnamment juste - à ces près que "l'œuvre" que ce Journal eût pu expliquer a posteriori est manifestement destinée à ne jamais prendre forme. Mais n'explique-t-il pas, aussi bien, ce silence ? A mes yeux, en tout cas, lorsque je relis ce petit livre qu'à quelques détails près je n'ignorais encore aujourd'hui.

Tout cela pour vous dire que mon "perimisme" d'aujourd'hui ne me semble nullement involontaire, ni allant à l'encontre de ma "vocation" naturelle, ni je puis dire. Il arriva que j'en suis détourné par une certaine forme d'action (avant et pendant la guerre), par la chaleur de quelques amitiés (dont la vôtre, tout parti-

culièrement), par la découverte (à 37 ans) de l'amour; mais la démarche de mon esprit devant, je crois, m'y ramènera tôt ou tard. C'est Renan, n'est-ce pas, qui disait « Il se peut que la vérité soit triste ». Tout se passe comme si j'avais passé ma vie à vérifier cette hypothèse - et à me convaincre de son bien-fondé...

Mais voilà un bien long bavardage...

*

Nous comptons vous téléphoner (ou à D.A.) un de ces prochains jours. Nous aimerions vous avoir ici bientôt.

Votre affectueux

Baud